

# SHAKESPEARE, OU LA CRISE DE LA TRAGÉDIE : LE RÔLE ET LA PLACE DES PERSONNAGES FÉMININS.

## 1. Sonnet 145

Ces lèvres, par la main de l'Amour formées,  
Ont exhalé le son qui dit « je hais »  
A mon adresse, moi qui languis pour elle ;  
Mais quand elle vit ma triste apparence,  
Aussitôt la pitié vint en son cœur ;  
Tançant cette langue qui, toujours suave,  
D'habitude donnait sentence douce,  
Elle lui apprit un autre salut,  
Changeant « je hais » par l'ajout d'une fin  
Qui le suit ainsi que le jour aimable  
Succède à la nuit qui, comme un démon,  
Du ciel en enfer a pris son envol.  
De ce « je hais » elle écarta la haine  
Et sauva ma vie, disant : « Mais pas vous. »

## 2. Songe d'une nuit d'été (II,1)

OBERON – À cet instant je vis, mais tu ne pus le voir,  
Volant entre la terre et la lune glacée,  
Cupidon tout armé qui prenait comme cible  
Trônant à l'Occident, une belle vestale ;  
Il décocha si bien cette flèche d'amour  
Qu'il semblait qu'elle dût percer cent mille cœurs.  
Mais je pus voir ce trait de feu de Cupidon  
Dans les chastes rayons de notre humide lune  
Se refroidir, et la prêtresse impériale  
Passa dans ses pensers de vierge, cœur indemne.

## 3. Henri VIII (V, 5)

CRANMER                    Sire, laissez-moi parler,  
Car le ciel me l'ordonne et que personne ne voie  
Flatterie en mes paroles ; on y trouvera le vrai.  
Cette royale enfant – le ciel soit toujours avec elle –  
Bien qu'en son berceau, promet déjà pourtant  
Pour ce royaume mille et mille bienfaits  
Que le temps mûrira. Elle sera – mais parmi  
Ceux qui vivent aujourd'hui, peu peuvent voir cette perfection –  
Le modèle des princes de son temps et de tous ceux  
Qui suivront. La reine de Saba n'a pas été  
Plus avide de sagesse et de belle vertu  
Que ne le sera cette âme pure. Toutes grâces princières  
Qui façonnent le magnifique chef-d'œuvre qu'elle est,  
Avec toutes les vertus qui ornent les gens de bien,  
Seront redoublées en elle. La vérité la nourrira ;  
Saintes et célestes pensées seront toujours ses guides.  
Elle sera aimée et crainte ; les siens la béniront ;  
Ses ennemis trembleront comme fait un champ de blé  
Dont les épis battus s'inclinent tristement. Le bien  
Croîtra avec elle. En son temps, chacun mangera en sûreté  
Sous sa vigne ce qu'il aura planté et chantera  
De joyeux airs de paix pour tout le voisinage.  
Dieu sera connu dans la vérité, et ceux qui l'entourent  
Apprendront d'elle les voies parfaites de l'honneur :  
C'est de lui qu'ils tireront leur grandeur, non du sang.

Cette paix ne s'endormira pas avec elle, mais comme lorsque  
Meurt l'oiseau merveilleux – le virginal phénix –  
De ses cendres renaît un nouvel héritier,  
Tout aussi admirable que lui, de même,  
Quand le ciel la retirera de ces sombres nuées,  
Elle léguera la faveur divine à quelqu'un  
Qui, des cendres sacrées de l'honneur de la reine,  
Montera comme un astre, égalant son renom  
Et y restant fixé. Paix, abondance, amour,  
Vérité et terreur servant l'enfant choisie  
Seront alors les siens et s'attacheront à lui comme la vigne.  
Partout où le ciel brillera dans le ciel,  
Là seront son honneur, la grandeur de son nom  
Qui créeront de nouvelles nations. Il prospérera  
Et, comme un cèdre des montagnes, ses branches s'étendront  
Au-dessus des plaines alentour. Nos petits-enfants  
Verront cela et béniront le ciel.  
[...]  
Pour le bonheur de l'Angleterre, elle deviendra  
Princesse âgée. Des jours en grand nombre la verront,  
Et aucun qui ne soit couronné d'un haut fait.  
Puissé-je ne rien savoir de plus ! Mais il faut bien qu'elle meure ;  
Il le faut – il faut que les saints la reçoivent – vierge encore,  
Lys parfaitement sans tache, elle sera mise en terre  
Et le monde tout entier la pleurera.

#### 4. Comme il vous plaira (épilogue)

ROSALINDE — Vous n'avez pas coutume de voir l'Épilogue habillé en femme, mais cela n'est pas plus mal séant, que de voir le Prologue en habit d'homme. Si le proverbe est vrai, que le bon vin n'a pas besoin d'enseigne, il est également vrai qu'une bonne pièce n'a pas besoin d'épilogue. Cependant on annonce le bon vin par de bonnes enseignes ; et les bonnes pièces paraissent encore meilleures avec le secours de bons épilogues. Dans quelle position embarrassante suis-je donc placée, moi qui ne suis point un bon épilogue, et qui ne peux pas non plus vous captiver en faveur d'une bonne pièce ? Je ne suis point équipée en mendiant ; il ne me conviendrait donc pas de vous supplier (...). Si j'étais une femme, j'embrasserais tous ceux qui, parmi vous, auraient des barbes qui me plairaient, des physionomies à mon goût et des haleines qui ne me rebuteraient pas ; et je suis sûr que tous ceux d'entre vous qui ont de belles barbes, des figures agréables et de douces haleines, ne manqueront pas, en reconnaissance de mon offre gracieuse, de me dire adieu, quand je vous ferai la révérence. (*Tous sortent.*)

#### 5. Songe d'une nuit d'été (I, 2)

QUINCE.—Il faut que vous vous chargiez du rôle de Thisbé.  
FLUTE.—Qu'est-ce que c'est que Thisbé ? un chevalier errant ?  
QUINCE.—C'est la beauté que Pyrame doit aimer.  
FLUTE.—Non vraiment, ne me faites pas jouer le rôle d'une femme ; j'ai de la barbe qui me vient.  
QUINCE.—Cela est égal ; vous le jouerez sous le masque, et vous pourrez faire la petite voix tant que vous voudrez.  
BOTTOM.—Si je peux cacher mon visage sous le masque, laissez-moi jouer aussi le rôle de Thisbé

#### 6. Coriolan (III, 2)

VOLUMNIA – Je t'en prie, mon cher fils, de même, tu l'as dit  
Que mes louanges t'ont d'abord fait soldat, de même,  
Pour obtenir ici ma louange, remplis un rôle  
Que tu n'as pas encore joué. [...]  
T'implorer est pour moi un plus grand déshonneur  
Que de te voir les implorer. Que tout se ruine !  
Que ta mère pâtisse de ton orgueil, plutôt qu'elle craigne  
Ta dangereuse obstination, car je me moque de la mort  
Avec autant de cœur que toi ! Fais comme tu veux.  
Ta vaillance fut mienne, tu l'as sucée avec mon lait,  
Mais ne dois ton orgueil qu'à toi-même.  
CORIOLAN – De grâce, calmez-vous.  
Ma mère, je vais aller sur la place du marché.  
Cessez de me gronder. [...]

#### 7. Coriolan (V, 3)

*Coriolan s'agenouille.*  
VOLUMNIA - Oh ! relève-toi et sois béni,  
*Coriolan se relève.*  
Tandis que sans coussin plus doux que le silex  
Je m'agenouille devant toi, et malgré les convenances  
Montre que jusqu'ici le respect s'est mépris  
Entre enfant et parent !  
*Elle s'agenouille.*  
CORIOLAN – Qu'est-ce là ? A genoux ?  
Devant le fils que vous venez de corriger ?  
*Il la relève.*  
[...]  
VOLUMNIA - Nous allons donc regagner Rome,  
Et mourir parmi nos voisins. [...]  
Il lui tient la main, silencieux.  
CORIOLAN - Ô mère, mère !  
Qu'avez-vous fait ? Voyez, le ciel s'ouvre, les dieux  
Abaissent leur regard, et de cette scène contre nature  
Ils se moquent. Ô ma mère, ma mère ! Oh ! vous avez  
Pour Rome remporté une heureuse victoire !

Mais quant à votre fils, croyez, oh ! croyez-le !  
Votre triomphe sur lui est des plus dangereux,  
Sinon des plus mortels. Mais adviene que pourra.  
Aufidius, si je ne peux plus faire une vraie guerre,  
Je ferai une paix convenable. Bon Aufidius, dites-moi,  
Auriez-vous à ma place moins écouté une mère,  
Auriez-vous accordé moins de choses, Aufidius ?

#### 8. Roméo & Juliette (III,2)

LA NOURRICE – Les hommes sont sans loyauté, sans foi ni loi ;  
Tous parjures, tous faussaires, tous vauriens, tous menteurs.  
Ah ! où est ce valet ? Apporte un peu d'eau-de-vie.  
Ces malheurs, ces tourments, ces chagrins me font vieille.  
Honte à ce Roméo !  
JULIETTE – Que la langue te pèle  
Pour ce vœu ! Roméo n'est pas né pour la honte.  
La honte a honte de paraître sur son front :  
C'est un trône où l'honneur peut être couronné  
Unique souverain de la Terre entière.  
Ah ! que je fus ignoble en lui faisant reproche !  
LA NOURRICE – L'assassin de Tybalt, vous en diriez du bien ?  
JULIETTE – Mais il est mon mari : puis-je en dire du mal ?

#### 9. Roméo & Juliette (III, 5)

JULIETTE – Ô Dieu ! Oh ! comment empêcher cela, nourrice ?  
Mon époux est sur la terre et ma foi est au ciel.  
Pour que la foi jurée me revienne ici-bas,  
Il faut que mon époux, ayant quitté la terre,  
De là-haut me la rende. Console-moi, hélas,  
Conseille-moi. Hélas ! le ciel tend donc des pièges  
A une créature aussi frêle que moi ?  
Qu'en dis-tu ? Pas la moindre parole de joie ?  
Un mot de réconfort !  
LA NOURRICE – Ma foi, voici : banni  
Est Roméo, et il y a gros à parier  
Qu'il n'osera jamais venir vous réclamer ;  
Ou s'il le fait, ce ne peut être qu'en cachette.  
Eh bien, au point où sont les choses, mon avis  
C'est que le mieux pour vous est d'épouser le comte.  
Eh, c'est un gentilhomme aimable !  
Roméo, à côté, c'est une lavette ! Un aigle,  
Madame, n'ai pas l'œil aussi vert, aussi vif,  
Aussi beau que Paris. Sur mon âme, je pense  
Que la chance est pour vous en ce second mariage ;  
Ce mari-ci vaut mieux que l'autre, et en tout cas  
Votre premier est mort ou du moins c'est tout comme,  
Car il vit loin d'ici et ne vous sert à rien.  
JULIETTE – Me parles-tu du fond du cœur ?  
LA NOURRICE – Oui, et de l'âme ! Sinon, qu'ils soient maudits tous deux.  
JULIETTE – Ainsi soit-il !  
LA NOURRICE – Quoi ?  
JULIETTE – Eh ben, cela s'appelle une aide merveilleuse.  
Rentre et dis à ma mère que je vais voir le frère  
Dans sa cellule, pour confesser le déplaisir  
Fait à mon père et recevoir l'absolution.  
LA NOURRICE – J'y cours, ma foi. C'est là agir fort sagement. [Elle sort]  
JULIETTE (la regardant partir) – Antique damnation ! Ô démon pernicieux !  
Quel péché n'est-ce pas de me vouloir parjure !  
Ou pire encore : de dénigrer par cette bouche  
Qui des milliers de fois l'avait dit sans pareil,  
Mon bien-aimé ! Va donc, perfide conseillère !  
Entre toi et mon cœur, c'est fini à tout jamais.  
Je vais trouver le frère et savoir son remède.  
Si tout me fait défaut, la mort me soit en aide ! [Elle sort]

### 10. *Macbeth* (I, 5)

LADY MACBETH – [...] et tu seras  
Ce qui t'est promis. Mais je crains ta nature :  
Elle est trop pleine du lait de la bonté humaine  
Pour aller droit au but. Tu voudrais la grandeur,  
Mais ton ambition n'a pas la malfaisance  
Qui doit l'accompagner. Ce qu'ardemment tu désires,  
Tu voudrais l'obtenir saintement – jouer franc jeu,  
Tout en gagnant à tort. Tu voudrais, grand Glamis,  
Ce qui crie « Voici ce qu'il faut faire » pour l'obtenir,  
Et ce que tu préfères craindre de commettre  
Plutôt que de souhaiter ne l'avoir pas commis.  
Accours, que j'infuse mes ardeurs à ton oreille,  
Et pour que la valeur de ma langue châtie  
Tout ce qui te détourne de ce cercle d'or  
Dont le destin et le secours surnaturel  
Semblent vouloir te couronner.

### 12. *Le Roi Lear* (I, 1)

LEAR – [...] Dites-moi, mes filles –  
Puisque nous voulons maintenant nous dévêtir à la fois  
Du pouvoir, des droits territoriaux, des soucis de l'État –  
De laquelle dirons-nous qu'elle nous aime le plus,  
Afin que nous placions notre don le plus ample  
Où nature et mérite le réclament ensemble ?  
Goneril, notre aînée, parle en premier.  
GONERIL – Sire, je vous aime plus que les mots ne peuvent  
l'exprimer ;  
Bien plus que ma vue, qu'espace et liberté ;  
Au-delà de ce qu'on peut priser de précieux ou de rare,  
Pas moins que la vie ; avec la grâce, la santé, la beauté,  
l'honneur ;  
Autant qu'enfant ait jamais aimé, ou père ait été aimé ;  
D'un amour qui rend la parole indigente et le verbe impuissant.  
Plus qu'aucun « autant » ne peut le dire, je vous aime.  
CORDELIA (à part) – Que va dire Cordelia ? Aime et tois-toi.  
LEAR (à Goneril) – De tout ce pays, du trait ici jusqu'à cet autre,  
Enrichi de forêts ombreuses et de plaines,  
Et d'abondants cours d'eau et de vastes prairies,  
Nous te faisons maîtresse. Qu'il soit à votre descendance  
À tous deux pour toujours ! – Que dit notre seconde fille,  
Notre très chère Régane, épouse de Cornouailles ?  
REGANE – Ma sœur et moi nous sommes d'une même étoffe,  
Et je m'estime à sa valeur. Mon cœur fidèle  
Me dit qu'elle nomme l'amour que je vous porte –  
Mais elle reste en deçà ; je déclare, en effet,  
Que je hais, quant à moi, toutes les autres joies  
Que peut éprouver la perfection des sens,  
Et je me trouve bienheureuse seulement  
Dans l'amour de Votre Chère Majesté.  
CORDELIA (à part) – Alors, pauvre Cordélia –  
Et pourtant non, car mon amour, j'en suis sûre,  
Pèse plus que ma langue.  
LEAR – Qu'à toi, tes héritiers, appartienne à jamais  
Cet ample tiers de notre beau royaume,  
Qui vaut bien en étendue, valeur et agrément,

### 11. *Macbeth* (I, 5)

LADY MACBETH – [...] Venez, esprits  
Serviteurs du meurtre, m'ôter ici mon sexe,  
Et, de la tête aux pieds, m'emplit à déborder  
D'horrible cruauté ; épaississez mon sang,  
Afin qu'aucun accès ne s'ouvre à la pitié,  
Et qu'aucun retour de compassion naturelle  
N'ébranle mon cruel dessein, ni ne s'oppose  
À son exécution ! Venez dans mes seins de femme,  
Changez leur lait en fiel, ministres meurtriers,  
Où que vous soyez, substances invisibles,  
Soutiens du mal dans la nature. Viens, nuit épaisse,  
Vêts-toi de la plus sombre fumée de l'enfer,  
Que mon couteau tranchant ne voie pas la blessure,  
Ni l'œil du ciel ne perce le rideau des ténèbres  
Pour me crier : « Arrête ! »

Le lot de Goneril. (A Cordelia) [...] Que pouvez-vous dire, pour  
gagner  
Un tiers plus opulent que celui de vos sœurs ? Parlez.  
CORDELIA – Rien, monseigneur.  
LEAR – Rien ?  
CORDELIA – Rien.  
LEAR – Rien ne vient de rien. Parlez à nouveau.  
CORDELIA – Malheureuse que je suis, je ne peux souler  
Mon cœur jusqu'à mes lèvres. J'aime Votre Majesté  
Comme notre lien le veut, ni plus ni moins.  
LEAR – Voyons, voyons, Cordelia, corrigez un peu vos paroles  
De peur de ruiner votre fortune.  
CORDELIA – Mon bon seigneur,  
Vous m'avez engendrée, élevée et aimée.  
En retour, je vous rends les devoirs qu'il convient –  
Vous obéit, vous aime, entre tous vous honore.  
Qu'ont à faire mes sœurs d'un mari si elles disent  
N'aimer que vous seul ? Peut-être quand je me marierai  
Le seigneur dont la main doit recevoir ma foi emportera  
La moitié de mon cœur, de mes soins et devoirs.  
Pour sûr, je ne me marierai jamais comme mes sœurs.  
LEAR – Est-ce bien ton cœur qui parle ainsi ?  
CORDELIA – Oui, mon bon seigneur.  
LEAR – Si jeune, et le cœur si sec ?  
CORDELIA – Si jeune, monseigneur, et sincère.  
LEAR – Eh bien, soit ! Que ta sincérité soit donc ta dot !  
Car, par l'éclat sacré du soleil, les mystères  
D'Hécate et de la nuit, par l'opération  
Des astres par qui nous sommes et cessons d'être,  
Je désavoue ici toute ma sollicitude de père,  
Tout lien de parenté, communauté de sang,  
Te tiens pour étrangère à mon cœur et à moi  
De ce jour à jamais. Le Scythe, ce barbare,  
Ou celui-là qui fait de sa progéniture  
Des plats dont il se goinfre, trouveront dans mon sein  
Autant de cordialité, de pitié, de secours,  
Que toi, jadis ma fille.